

SÉQUENCE 6 CAHIER D'UN RETOUR AU PAYS NATAL AIMÉ CÉSAIRE (1937)

Problématique Comment, à travers ce poème, Aimé Césaire définit-il « la négritude » ?

Objet d'étude Poésie et quête du sens du Moyen Age à nos jours

Lectures analytiques	Lectures cursives	Travail personnel de l'élève
<p>Cahier d'un retour au pays natal Aimé Césaire édition Présence africaine</p> <p>Texte 1 p.7«Au bout du petit matin... » p.9 « ...cette ville plate, étalée »</p> <p>Texte 2 p.29« Je déclare mes crimes » - p.31« ... ne pas mourir. Rooh ooh »</p> <p>Texte 3 p.40« C'était un grand nègre » p41 « ... couchée »</p> <p>Texte 4 p.59 « les Blancs disent... »p.62 « ... écroulées »</p>	<p>1. Le surréalisme. - <i>Manifeste du surréalisme</i>, A. Breton (1924) - « Les Yeux d'Elsa », L. Aragon (1942) - « l'Aigrette » A. Breton (1923)</p> <p>HDA la photographie surréaliste : l'exemple de Man Ray « Les champs délicieux 2 » (1922) « Autoportrait » (1932) « Noire et Blanche » (1926)</p> <p>2. La place du poète dans la société - « Fonction de poète » - V. Hugo <i>Les Rayons et les ombres</i> (1840) - « L'albatros » <i>Les Fleurs du Mal</i> C. Baudelaire. (1857) - « Ma bohème » <i>Les Cahiers de Douai</i> A. Rimbaud (1870)</p> <p>3. l'engagement de Césaire dans la France raciste et colonialiste <i>Discours sur le colonialisme</i> A. Césaire (1950)</p> <p>HDA Les arts populaires, reflet des préjugés racistes des années 1930 : planche de <i>Tintin au Congo</i> Hergé (1931) « Nénuphar » chanson d'Alibert (1932)</p> <p>4. La négritude : un mouvement poétique <i>Discours sur la négritude</i> A. Césaire (1987) « Hoquet », <i>Pigments</i> L. G. Damas (1937) « Prière au masque » L.S. Senghor <i>Chants d'ombre</i> 1845. « Afrique » <i>Coups de pilon</i> D. Diop (1973)</p>	<p>Enregistrement d'une lecture expressive d'un extrait, seul ou à deux.</p> <p>Tout le recueil a été ainsi mis en voix.</p> <p>Chaque groupe / ou élève seul a ensuite présenté à la classe son interprétation de l'extrait et sa démarche après écoute de la lecture expressive.</p> <p>Réalisation d'une anthologie poétique originale sur un thème choisi par l'élève. Rédaction d'une préface justifiant les choix créatifs, la pertinence des textes et la façon dont ils traitent le thème choisi</p>

LECTURES ANALYTIQUES

Texte 1 *Cahier d'un retour au pays natal.*

Aimé Césaire

(p7-p9)

Au bout du petit matin...

Va-t'en, lui disais-je, gueule de flic, gueule de vache, va-t'en je déteste les larbins de l'ordre et les hannetons de l'espérance. Va-t'en mauvais gris-gris, punaise de moinillon. Puis je me tournais vers des paradis pour lui et les siens perdus, plus calme que la face d'une femme qui ment, et là, bercé par les effluves d'une pensée jamais lasse je nourrissais le vent, je délaçais les monstres et j'entendais monter de l'autre côté du désastre, un fleuve de tourterelles et de trèfles de la savane que je porte toujours dans mes profondeurs à hauteur inverse du vingtième étage des maisons les plus insolentes et par précaution contre la force putréfiante des ambiances crépusculaires, arpentée nuit et jour d'un sacré soleil vénérien.

10 Au bout du petit matin bourgeonnant d'anses frêles les Antilles qui ont faim, les Antilles grêlées de petite vérole, les Antilles dynamitées d'alcool, échouées dans la boue de cette baie, dans la poussière de cette ville sinistrement échouées.

15 Au bout du petit matin, l'extrême, trompeuse désolée eschare sur la blessure des eaux ; les martyrs qui ne témoignent pas ; les fleurs de sang qui se fanent et s'éparpillent dans le vent inutile comme des cris de perroquets babillards ; une vieille vie menteusement souriante, ses lèvres ouvertes d'angoisses désaffectées ; une vieille misère pourrissant sous le soleil, silencieusement ; un vieux silence crevant de pustules tièdes, l'affreuse inanité de notre raison d'être.

20 Au bout du petit matin, sur cette plus fragile épaisseur de terre que dépasse de façon humiliante son grandiose avenir – les volcans éclateront, l'eau nue emportera les taches mûres du soleil et il ne restera plus qu'un bouillonnement tiède picoré d'oiseaux marins – la plage des songes et l'insensé réveil.

Texte 2 Cahier d'un retour au pays natal.

Aimé Césaire

(p29-p31)

je déclare mes crimes et qu'il n'y a rien à dire pour ma défense.

Danses. Idoles. Relaps. Moi aussi

J'ai assassiné Dieu de ma paresse de mes paroles de mes gestes de mes chansons obscènes

J'ai porté des plumes de perroquet des dépouilles de chat musqué

5 J'ai lassé la patience des missionnaires insulté les bienfaiteurs de l'humanité.

Défié Tyr. Défié Sidon.

Adoré le Zambèze.

L'étendue de ma perversité me confond !

Mais pourquoi brousse impénétrable encore cacher le vif zéro de ma mendicité et par un souci de

10 noblesse apprise ne pas entonner l'horrible bond de ma laideur pahouine ?

voum rooh oh

voum rooh oh

à charmer les serpents à conjurer les morts

voum rooh oh

15 à contraindre la pluie à contrarier les raz de marée

voum rooh oh

à empêcher que ne tourne l'ombre

voum rooh oh

que mes cieux à moi s'ouvrent

20 - moi sur une route, enfant, mâchant une racine de canne à sucre

- traîné homme sur une route sanglant une corde au cou

- debout au milieu d'un cirque immense, sur mon front noir une couronne de daturas

voum rooh

s'envoler

25 plus haut que le frisson plus haut que les sorcières vers d'autres étoiles exaltation féroce de forêts et de montagnes déracinées à l'heure où nul n'y pense les îles liées pour mille ans !

voum rooh oh

pour que revienne le temps de promesse

et l'oiseau qui savait mon nom

30 et la femme qui avait mille noms

de fontaine de soleil et de pleurs

et ses cheveux d'alevin

et ses pas mes climats

et ses yeux mes saisons

35 et les jours sans nuisance

et les nuits sans offense

et les étoiles de confiance

et le vent de connivence

40 Mais qui tourne ma voix ? qui écorche ma voix ? Me fourrant dans la gorge mille crocs de bambou. Mille pieux d'oursin. C'est toi sale bout de monde. Sale bout du petit matin. C'est toi sale haine. C'est toi poids de l'insulte et cent ans de coups de fouet. C'est toi cent ans de ma patience, cent ans de mes soins juste à ne pas mourir.

rooh oh

Texte 3 Cahier d'un retour au pays natal.

Aimé Césaire

(p40- p41)

Un soir dans un tramway en face de moi, un nègre.

C'était un nègre grand comme un pongo qui essayait de se faire tout petit sur un banc de tramway. Il essayait d'abandonner sur ce banc crasseux de tramway ses jambes gigantesques et ses mains tremblantes de boxeur affamé. Et tout l'avait laissé, le laissait. Son nez qui
5 semblait une péninsule en dérade et sa négritude même qui se décolorait sous l'action d'une inlassable mégie . Et le mégissier était la Misère. Un gros oreillard subit dont les coups de griffes sur ce visage s'étaient cicatrisés en îlots scabieux. Ou plutôt, c'était un ouvrier infatigable, la Misère, travaillant à quelque cartouche hideux. On voyait très bien comment le pouce industriel et malveillant avait modelé le front en bosse, percé le nez de deux tunnels
10 parallèles et inquiétants, allongé la démesure de la lippe, et par un chef-d'œuvre caricatural, raboté, poli, verni la plus minuscule mignonne petite oreille de la création.

C'était un nègre dégingandé sans rythme ni mesure. Un nègre dont les yeux roulaient une lassitude sanguinolente.

Un nègre sans pudeur et ses orteils ricanaient de façon assez puante au fond de la tanière
15 entrebâillée de ses souliers.

La misère, on ne pouvait pas dire, s'était donné un mal fou pour l'achever.

Elle avait creusé l'orbite, l'avait fardée d'un fard de poussière et de chassie mêlées.

Elle avait tendu l'espace vide entre l'accrochement solide des mâchoires et les pommettes d'une vieille joue décatie. Elle avait planté dessus les petits pieux luisants d'une barbe de
20 plusieurs jours. Elle avait affolé le cœur, voûté le dos.

Et l'ensemble faisait parfaitement un nègre hideux, un nègre grognon, un nègre mélancolique, un nègre affalé, ses mains réunies en prière sur un bâton noueux. Un nègre enseveli dans une vieille veste élimée. Un nègre comique et laid et des femmes derrière moi ricanaient en le regardant.

25 Il était COMIQUE ET LAID,
COMIQUE ET LAID pour sûr.

J'arborai un grand sourire complice...

Ma lâcheté retrouvée !

Je salue les trois siècles qui soutiennent mes droits civiques et mon sang minimisé.

30 Mon héroïsme, quelle farce !

Cette ville est à ma taille.

Et mon âme est couchée. Comme cette ville dans la crasse et dans la boue couchée.

Texte 4 *Cahier d'un retour au pays natal.*

Aimé Césaire

(p59-p62)

Les Blancs disent que c'était un bon nègre, un vrai bon nègre, le bon nègre à son bon maître.

Je dis hurrah !

C'était un très bon nègre,
la misère lui avait blessé poitrine et dos et on avait fourré dans sa pauvre cervelle qu'une fatalité pesait sur lui qu'on ne prend pas au collet ; qu'il n'avait pas puissance sur son propre destin ; qu'un Seigneur méchant avait de toute éternité écrit des lois d'interdiction en sa nature pelvienne¹ ; et d'être le bon nègre ;
de croire honnêtement à son indignité, sans curiosité perverse de vérifier jamais les hiéroglyphes fatidiques².

C'était un très bon nègre

et il ne lui venait pas à l'idée qu'il pourrait houér, fourir³, couper tout, tout autre chose vraiment que la canne insipide

C'était un très bon nègre.

Et on lui jetait des pierres, des bouts de ferraille, des tessons de bouteille, mais ni ces pierres, ni cette ferraille, ni ces bouteilles...
O quiètes⁴ années de Dieu sur cette motte terraquée⁵ !

et le fouet disputa au bombillement⁶ des mouches la rosée sucrée de nos plaies.

Je dis hurrah ! La vieille négritude progressivement se cadavérise
l'horizon se défait, recule et s'élargit
et voici parmi des déchirements de nuages la fulgurance d'un signe

le négrier craque de toute part... Son ventre se convulse et résonne... L'affreux ténia⁷ de sa cargaison ronge les boyaux fétides de l'étrange nourrissons des

1 **pelvien(ne)** : qui appartient au pelvis, partie inférieure du bassin

2 **Fatidique** : fixé par le destin

3 **Houér** : labourer avec houe **Fourir** : creuser le sol

4 **Quiètes** : paisibles

5 **Terraquée** : composée de terre et d'eau

6 **Bombillement** : bourdonnement

7 **Ténia** : ver qui parasite les intestins

mers !

Et ni l'allégresse des voiles gonflées comme une poche de doublons⁸ rebondie, ni les tours joués à la sottise dangereuse des frégates policières⁹ ne l'empêchent d'entendre la menace de ses grondements intestins

En vain pour s'en distraire le capitaine pend à sa grand'vergue¹⁰ le nègre le plus braillard ou le jette à la mer, ou le livre à l'appétit de ses molosses

La négraille aux senteurs d'oignon frit retrouve dans son sang répandu le goût amer de la liberté

Et elle est debout la négraille

la négraille assise
inattendument debout
debout dans la cale
debout dans les cabines
debout sur le pont
debout dans le vent
debout sous le soleil
debout dans le sang
debout
et
libre

debout et non point pauvre folle dans sa liberté et son dénuement maritimes girant en la dérive parfaite et
la voici :

plus inattendument debout
debout dans les cordages
debout à la barre
debout à la boussole
debout à la carte
debout sous les étoiles
debout
et
libre

et le navire lustral¹¹ s'avancer impavide¹² sur les eaux écroulées.

8 **Doublons** : ancienne monnaie espagnole

9 **Frégates policières** : bateaux de police

10 **Grand'vergue** : pièce de bois qui porte une voile carrée

11 **Lustral** : qui purifie

12 **Impavide** : qui ne laisse paraître aucune peur

LECTURES CURSIVES

LA POESIE SURREALISTE

Texte 1 « Les Yeux d'Elsa » – Louis Aragon dans Les Yeux d'Elsa (1942)

Tes yeux sont si profonds qu'en me penchant pour boire
J'ai vu tous les soleils y venir se mirer
S'y jeter à mourir tous les désespérés
Tes yeux sont si profonds que j'y perds la mémoire

À l'ombre des oiseaux c'est l'océan troublé
Puis le beau temps soudain se lève et tes yeux changent
L'été taille la nue¹ au tablier des anges
Le ciel n'est jamais bleu comme il l'est sur les blés

Les vents chassent en vain les chagrins de l'azur
Tes yeux plus clairs que lui lorsqu'une larme y luit
Tes yeux rendent jaloux le ciel d'après la pluie
Le verre n'est jamais si bleu qu'à sa brisure

Mère des Sept douleurs² ô lumière mouillée
Sept glaives ont percé le prisme des couleurs
Le jour est plus poignant qui point entre les pleurs
L'iris troué de noir plus bleu d'être endeuillé

Tes yeux dans le malheur ouvrent la double brèche
Par où se reproduit le miracle des Rois³
Lorsque le coeur battant ils virent tous les trois
Le manteau de Marie accroché dans la crèche

1. **la nue** : les nuages
2. **Mère des sept douleurs** : représentation de Marie au coeur percé de sept épées qui rappellent les épreuves de Christ

Une bouche suffit au mois de Mai des mots
Pour toutes les chansons et pour tous les hélas
Trop peu d'un firmament pour des millions d'astres
Il leur fallait tes yeux et leurs secrets gémeaux

L'enfant accaparé par les belles images
Écarquille les siens moins démesurément
Quand tu fais les grands yeux je ne sais si tu mens
On dirait que l'averse ouvre des fleurs sauvages

Cachent-ils des éclairs dans cette lavande où
Des insectes défont leurs amours violentes
Je suis pris au filet des étoiles filantes
Comme un marin qui meurt en mer en plein mois d'août

J'ai retiré ce radium de la pechblende⁴
Et j'ai brûlé mes doigts à ce feu défendu
Ô paradis cent fois retrouvé reperdu
Tes yeux sont mon Pérou ma Golconde⁵ mes Indes

Il advint qu'un beau soir l'univers se brisa
Sur des récifs que les naufrageurs enflammèrent
Moi je voyais briller au-dessus de la mer
Les yeux d'Elsa les yeux d'Elsa les yeux d'Elsa

3. **Les Rois** : les rois mages
4. **pechblende** : minerai d'uranium et de radium
5. **Golconde** : forteresse indienne

Texte 2 « L'aigrette » André Breton - extrait de Clair de terre, (1923)

Si seulement il faisait du soleil cette nuit
Si dans le fond de l'Opéra deux seins miroitants et clairs
Composaient pour le mot amour la plus merveilleuse
lettrine¹³ vivante
Si le pavé de bois s'entrouvrait sur la cime des montagnes
Si l'hermine¹⁴ regardait d'un air suppliant
Le prêtre à bandeaux rouges
Qui revient du baigne en comptant les voitures fermées
Si l'écho luxueux des rivières que je tourmente
Ne jetait que mon corps aux herbes de Paris
Que ne grêle-t-il à l'intérieur des magasins de bijouterie
Au moins le printemps ne me ferait plus peur
Si seulement j'étais une racine de l'arbre du ciel
Enfin le bien dans la canne à sucre de l'air
Si l'on faisait la courte échelle aux femmes

Que vois-tu belle silencieuse
Sous l'arc de triomphe du Carrousel¹⁵
Si le plaisir dirigeait sous l'aspect d'une passante
éternelle
Les Chambres n'étant plus sillonnées que par l'oeillade
violette des promenoirs¹⁶
Que ne donnerais-je pour qu'un bras de la Seine se
glissât sous le Matin
Qui est de toute façon perdu
Je ne suis pas résigné non plus aux salles caressantes
Où sonne le téléphone des amendes du soir
En partant j'ai mis le feu à une mèche de cheveux
qui est celle d'une bombe
Et la mèche de cheveux creuse un tunnel sous Paris
Si seulement mon train entrerait dans ce tunnel.

13 **Lettrine** : grande lettre au début d'un chapitre ou d'un texte

14 **Hermine** : petit rongeur convoité pour sa fourrure

15 **Carrousel** : monument datant de 1808 devant le palais du Louvre

16 **Promenoir** : lieu couvert de promenade

Texte 3 Manifeste du Surréalisme -André Breton (1924)

Extrait 1

SURRÉALISME, n. m. Automatisme psychique pur par lequel on se propose d'exprimer, soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée. Dictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale.

Extrait 2

Faites-vous apporter de quoi écrire, après vous être établi en un lieu aussi favorable que possible à la concentration de votre esprit sur lui-même. Placez-vous dans l'état le plus passif, ou réceptif, que vous pourrez. Faites abstraction de votre génie, de vos talents et de ceux de tous les autres. Dites-vous bien que la littérature est un des plus tristes chemins qui mènent à tout. Écrivez vite sans sujet préconçu, assez vite pour ne pas retenir et ne pas être tenté de vous relire. La première phrase viendra toute seule, tant il est vrai qu'à chaque seconde il est une phrase étrangère à notre pensée consciente qui ne demande qu'à s'extérioriser. Il est assez difficile de se prononcer sur le cas de la phrase suivante; elle participe sans doute à la fois de notre activité consciente et de l'autre, si l'on admet que le fait d'avoir écrit la première entraîne un minimum de perception. Peu doit vous importer, d'ailleurs; c'est en cela que réside, pour la plus grande part, l'intérêt du jeu surréaliste. Toujours est-il que la ponctuation s'oppose sans doute à la continuité absolue de la coulée qui nous occupe, bien qu'elle paraisse aussi nécessaire que la distribution des noeuds sur une corde vibrante. Continuez autant qu'il vous plaira. Fiez-vous au caractère inépuisable du murmure.

HISTOIRE DES ARTS

MAN RAY, PHOTOGRAPHE SURREALISTE



Photographie 1
« Les champs délicieux 2 »
(1922)



Photographie 2
« Autoportrait » (1932)



Photographie 3
« Noire et Blanche » (1926)

HISTOIRE DES ARTS

« Les arts populaires », reflets des préjugés racistes

« Nénufar » Henri Alibert, 1931

L'une des chansons emblématiques associées à l'exposition coloniale internationale de 1931 reste peut-être la chanson « Nénufar » interprétée par Alibert. Ce titre est d'ailleurs sous-titré : « Marche officielle de l'Exposition Coloniale » Son interprète, Henri Allibert, dit Alibert, est à l'époque un acteur et un chanteur de renom, dont la verve et l'accent des plus méridionaux ont conquis un public populaire

Quittant son pays
Un p'tit négro d'Afrique Centrale
Vint jusqu'à Paris
Voir l'exposition coloniale

C'était Nénufar
Un joyeux lascar
Pour être élégant
C'est aux pieds qu'il mettait ses gants

Nénufar, t'as du r'tard
Mais t'es un p'tit rigolard
T'es nu comme un ver
Tu as le nez en l'air
Et les ch'veux en paille de fer

Nénufar, t'as du r'tard
Mais t'es quand même débrouillard
T'as fait la conquête des Parisiennes
T'es leur fétiche, et tu leur portes veine !

Faut pas croire toujours
Tout toujours ce que Nénufar raconte
Ainsi l'autre jour
Il m'a dit
Quand je fais mes comptes
A la craie j'écris
Sur l'dos d'ma chérie
Et d'un coup d'torchon
Après j'efface les additions

Nénufar, t'as du r'tard
Mais t'es un p'tit rigolard
T'es nu comme un ver

Tu as le nez en l'air
Et les ch'veux en paille de fer
Nénufar, t'as du r'tard
Mais t'es quand même débrouillard
T'as fait la conquête des Parisiennes
T'es leur fétiche et tu leur portes veine !

Un jour Nénufar
Entra dans une grande parfumerie
Il voulait des fards
Pour les lèvres de sa p'tite amie
Donnez-moi qu'il dit
Du rouge en étui
J'en veux trente kilos
Car c'est une négresse à plateaux

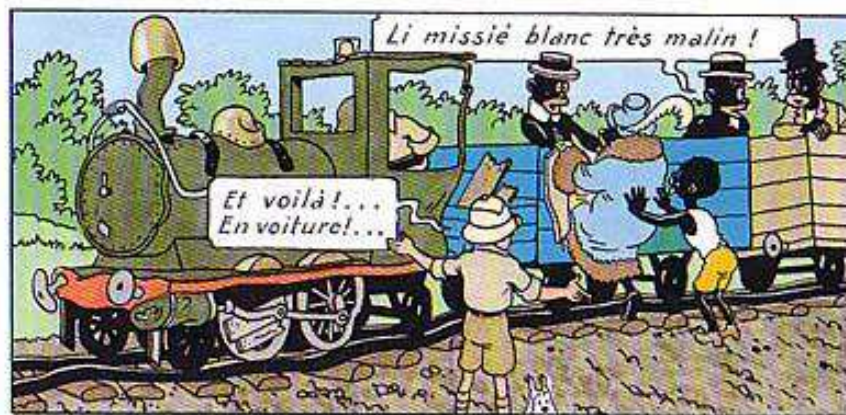
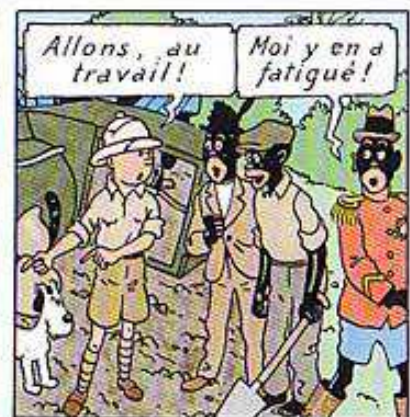
Nénufar, t'as du r'tard
Mais t'es un p'tit rigolard
T'es nu comme un ver
Tu as le nez en l'air
Et les ch'veux en paille de fer

Nénufar, t'as du r'tard
Mais t'es quand même débrouillard
T'as fait la conquête des Parisiennes
T'es leur fétiche, et tu leur portes veine ! ...

Nénufar, t'as du r'tard

T'as fait la conquête des Parisiennes
T'es leur fétiche et tu leur portes veine !

Tintin au Congo Hergé (1931)



LECTURE CURSIVE

L'engagement d'Aimé Césaire dans une France colonialiste et raciste

Discours sur le colonialisme, Aimé Césaire (1950)

Présence Africaine p23-24

Entre colonisateur et colonisé, il n'y a de place que pour la corvée, l'intimidation, la pression, la police, l'impôt, le vol, le viol, les cultures obligatoires, le mépris, la méfiance, la morgue, la suffisance, la muflerie¹, des élites décérébrées, des masses avilies.

Aucun contact humain, mais des rapports de domination et de soumission qui transforment l'homme colonisateur, en pion, en adjudant, en garde chiourme, en chicote² et l'homme indigène en instrument de production.

A mon tour de poser une équation : *colonisation = chosification*.

J'entends la tempête. On me parle de progrès, de « réalisations », de maladies guéries, de niveaux de vie élevés au dessus d'eux-mêmes.

Moi, je parle de sociétés vidées d'elles mêmes, de cultures piétinées, d'institutions minées, de terres confisquées, de religions assassinées, de magnificences artistiques anéanties, d'extraordinaires *possibilités* supprimées.

On me lance à la tête des faits, des statistiques, des kilométrages de routes, de canaux, de chemins de fer.

Moi, je parle de milliers d'hommes sacrifiés au Congo-Océan. Je parle de ceux qui, à l'heure où j'écris, sont en train de creuser à la main le port d'Abidjan. Je parle de millions d'hommes arrachés à leurs dieux, à leur terre, à leurs habitudes, à leur vie, à la vie, à la danse, à la sagesse.

Je parle de millions d'hommes à qui l'on a inculqué savamment la peur, le complexe d'infériorité, le tremblement, l'agenouillement, le désespoir, le larbinisme.

On m'en donne plein la vue de tonnage de coton ou de cacao exporté, d'hectares d'oliviers ou de vignes plantés.

Moi, je parle d'*économies* naturelles, d'*économies* harmonieuses et viables, d'*économies* à la mesure de l'homme indigène désorganisées, de cultures vivrières détruites, de sous-alimentation installée, de développement agricole orienté selon le seul bénéfice des métropoles, de rafles de produits, de rafles de matières premières.

On se targue d'abus supprimés.

Moi aussi, je parle d'abus, mais pour dire qu'aux anciens –très réels- on en a superposé d'autres –très détestables. On me parle de tyrans locaux mis à la raison ; mais je constate qu'en général ils font très bon ménage avec les nouveaux et que, de ceux-ci aux anciens et vice-versa, il s'est établi au détriment des peuples, un circuit de bons services et de complicité.

1. **la morgue** : attitude méprisante **la suffisance** : sentiment de supériorité **la muflerie** : façon grossière de se comporter

2. **un garde-chiourme** : surveillant brutal **la chicote** : le fouet

LECTURES CURSIVES

LA PLACE DU POÈTE DANS LA SOCIÉTÉ

Texte 1 « L'albatros » Les Fleurs du Mal Charles Baudelaire. (1857)

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

Texte 3 « Fonction de poète » - Victor Hugo Les Rayons et les ombres (Poème 1, partie II, v. 277-306)

Dieu le veut, dans les temps contraires,
Chacun travaille et chacun sert.
Malheur à qui dit à ses frères :
Je retourne dans le désert !
Malheur à qui prend ses sandales
Quand les haines et les scandales
Tourmentent le peuple agité !
Honte au penseur qui se mutile
Et s'en va, chanteur inutile,
Par la porte de la cité !

Le poète en des jours impies
Vient préparer des jours meilleurs.
Il est l'homme des utopies,
Les pieds ici, les yeux ailleurs.
C'est lui qui sur toutes les têtes,
En tout temps, pareil aux prophètes,
Dans sa main, où tout peut tenir,
Doit, qu'on l'insulte ou qu'on le loue,
Comme une torche qu'il secoue,
Faire flamboyer l'avenir !

Il voit, quand les peuples végètent !
Ses rêves, toujours pleins d'amour,
Sont faits des ombres que lui jettent
Les choses qui seront un jour.
On le raille. Qu'importe ! il pense.
Plus d'une âme inscrit en silence
Ce que la foule n'entend pas.
Il plaint ses contempteurs frivoles ;
Et maint faux sage à ses paroles
Rit tout haut et songe tout bas !

Texte 2 « Ma bohème » Les Cahiers de Douai Arthur Rimbaud (1870)

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;
Mon paletot aussi devenait idéal ;
J'allais sous le ciel, Muse, et j'étais ton féal ;
Oh! là là! que d'amours splendides j'ai rêvées !
Mon unique culotte avait un large trou.
Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.
Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou

Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des
gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur !

Peuples! écoutez le poète !
Écoutez le rêveur sacré !
Dans votre nuit, sans lui complète,
Lui seul a le front éclairé.
Des temps futurs perçant les ombres,
Lui seul distingue en leurs flancs sombres
Le germe qui n'est pas éclos.
Homme, il est doux comme une femme.
Dieu parle à voix basse à son âme
Comme aux forêts et comme aux flots.

C'est lui qui, malgré les épines,
L'envie et la dérision,
Marche, courbé dans vos ruines,
Ramassant la tradition.
De la tradition féconde
Sort tout ce qui couvre le monde,
Tout ce que le ciel peut bénir.
Toute idée, humaine ou divine,
Qui prend le passé pour racine,
A pour feuillage l'avenir.

Il rayonne! il jette sa flamme
Sur l'éternelle vérité !
Il la fait resplendir pour l'âme
D'une merveilleuse clarté.
Il inonde de sa lumière
Ville et désert, Louvre et chaumière,
Et les plaines et les hauteurs ;
A tous d'en haut il la dévoile;
Car la poésie est l'étoile
Qui mène à Dieu rois et pasteurs !

Aimé Césaire, *Discours sur la Négritude* (1987)

Ce discours prononcé à l'Université internationale de Floride redéfinit la « Négritude ». Créé dans les années 1930, ce terme controversé visait à dénoncer le colonialisme et à revaloriser la culture africaine.

- La Négritude, à mes yeux, n'est pas une philosophie.
La Négritude n'est pas une métaphysique.
La Négritude n'est pas une prétentieuse conception de l'univers.
C'est une manière de vivre l'histoire dans l'histoire : l'histoire d'une communauté dont
5 l'expérience apparaît, à vrai dire, singulière avec ses déportations de populations, ses transferts
d'hommes d'un continent à l'autre, les souvenirs de croyances lointaines, ses débris de cultures
assassinées.
Comment ne pas croire que tout cela qui a sa cohérence constitue un patrimoine ?
En faut-il davantage pour fonder une identité ?
10 Les chromosomes m'importent peu. Mais je crois aux archétypes¹.
Je crois à la valeur de tout ce qui est enfoui dans la mémoire collective de nos peuples et
même dans l'inconscient collectif².
Je ne crois pas que l'on arrive au monde le cerveau vide comme on y arrive les mains vides.
Je crois à la vertu plasmatrice³ des expériences séculaires⁴ accumulées et du vécu véhiculé
15 par les cultures.
Singulièrement, et soit dit en passant, je n'ai jamais pu me faire à l'idée que des milliers
d'hommes africains que la traite négrière transporta jadis aux Amériques ont pu n'avoir eu
d'importance que celle que pouvait mesurer leur seule force animale – une force animale
analogue et pas forcément supérieure à celle du cheval ou du bœuf – et qu'ils n'ont pas fécondé
20 d'un certain nombre de valeurs essentielles, les civilisations naissantes dont ces sociétés
nouvelles étaient en puissance les porteuses.
C'est dire que la Négritude au premier degré peut se définir d'abord comme prise de
conscience de la différence, comme mémoire, comme fidélité et comme solidarité.
Mais la Négritude n'est pas seulement passive. Elle n'est pas de l'ordre du pâtir et du subir.
25 Ce n'est ni un pathétisme ni un dolorisme⁵.
La Négritude résulte d'une attitude active et offensive de l'esprit.
Elle est sursaut, et sursaut de dignité.
Elle est refus, je veux dire refus de l'oppression.
Elle est combat, c'est-à-dire combat contre l'inégalité.
30 Elle est aussi révolte. Mais alors, me direz-vous révolte contre quoi ? Je n'oublie pas que je
suis ici dans un congrès culturel, que c'est ici à Miami que je choisis de le dire. Je crois que l'on
peut dire, d'une manière générale, qu'historiquement, la Négritude a été une forme de révolte
d'abord contre le système mondial de la culture tel qu'il s'était constitué pendant les derniers
siècles et qui se caractérise par un certain nombre de préjugés, de pré-supposés qui aboutissent
à une très stricte hiérarchie. Autrement dit, la Négritude a été une révolte contre ce que
35 j'appellerai le réductionnisme européen.
Je veux parler de ce système de pensée ou plutôt de l'instinctive tendance d'une civilisation
éminente et prestigieuse à abuser de son prestige même pour faire le vide autour d'elle en
ramenant abusivement la notion d'universel, chère à Léopold Sédar Senghor⁶, à ses propres
dimensions, autrement dit, à penser l'universel à partir de ses seuls postulats⁷ et à travers ses
40 catégories propres. On voit et on n'a que trop vu les conséquences que cela entraîne : couper
l'homme de lui-même, couper l'homme de ses racines, couper l'homme de l'univers, couper
l'homme de l'humain, et l'isoler en définitive, dans un orgueil suicidaire sinon dans une forme
rationnelle et scientifique de la barbarie.

¹ Symboles primitifs présents dans l'imaginaire et l'inconscient collectif des peuples.

² Partie de l'inconscient présent chez la plupart des individus d'un groupe.

³ Qui façonne, modèle.

⁴ Qui dure des siècles.

⁵ Goût excessif pour le pathétique et complaisance pour la douleur.

⁶ Président de la république du Sénégal de 1960 à 1980, poète et grammairien, membre de l'académie française.

⁷ Principes de base d'une pensée.

Corpus : « Poésie de la Négritude »

Document 1 : Léon Gontran Damas, « Hoquet », extrait du recueil *Pigments* (1937).

Léon Gontran Damas (1912-1978) est un poète guyanais. Il est le premier à manifester sa révolte contre la puissance coloniale. Dans ce poème, il évoque une éducation qui avait pour but de transmettre les valeurs françaises.

5	Et j'ai beau avaler sept gorgées d'eau trois à quatre fois par vingt-quatre heures me revient mon enfance dans un hoquet secouant mon instinct tel le flic le voyou	50	Vous ai-je dit ou non qu'il vous fallait parler français le français de France le français du Français le français français
10	Désastre parlez-moi du désastre parlez-m'en		Désastre parlez-moi du désastre parlez-m'en
15	Ma mère voulant un fils très bonnes manières à table Les mains sur la table le pain ne se coupe pas le pain se rompt le pain ne se gaspille pas	55	Ma mère voulant d'un fils fils de sa mère
20	le pain de Dieu le pain de la sueur du front de votre Père le pain du pain Un os se mange avec mesure et discrétion un estomac doit être sociable et tout estomac sociable se passe de rôtis une fourchette n'est pas un cure-dents défense de se moucher au su	60	Vous n'avez pas salué la voisine encore vos chaussures sales et que je vous y reprenne dans la rue sur l'herbe ou la Savane à l'ombre du Monument aux Morts à jouer à vous ébattre avec Untel avec Untel qui n'a pas reçu le baptême
25	au vu de tout le monde et puis tenez-vous droit un nez bien élevé ne balaye pas l'assiette	65	Désastre parlez-moi du désastre parlez-m'en
30	Et puis et puis et puis au nom du Père du fils du Saint-Esprit à la fin de chaque repas	70	Ma mère voulant un fils très do très ré très mi très fa très sol très la très si très do
35	Et puis et puis et puis désastre parlez-moi du désastre parlez-m'en	75	ré-mi-fa sol-la-si do
40	Ma mère voulant d'un fils mémorandum Si votre leçon d'histoire n'est pas sue vous n'irez pas à la messe dimanche avec vos effets du dimanche	80	Il m'est revenu que vous n'étiez encore pas à votre leçon de vi-o-lon Un banjo vous dites un banjo comment dites-vous un banjo Non monsieur
45	Cet enfant sera la honte de notre nom cet enfant sera notre nom de Dieu Taisez-vous	85	Vous saurez qu'on ne souffre chez nous ni ban ni jo ni gui ni tare
		90	les mulâtres ne font pas ça laissez donc ça aux nègres

2 : Léopold Sédar Senghor, « Prière aux masques », extrait du recueil *Chants d'ombre* (1945).

Léopold Sédar Senghor (1906-2001) étudie d'abord au Sénégal puis à Paris. Enseignant, résistant lors de la Seconde Guerre mondiale, il débute sa carrière poétique et politique en 1945. Il sera le Président de la République du Sénégal de 1960 et 1980 et membre de l'Académie française.

- Masques ! Ô Masques !
Masque noir masque rouge, vous masques blanc-et-noir
Masques aux quatre points d'où souffle l'Esprit
Je vous salue dans le silence !
- 5 Et pas toi le dernier, Ancêtre à tête de lion.
Vous gardez ce lieu forclos à tout rire de femme, à tout sourire qui se fane
Vous distillez cet air d'éternité où je respire l'air de mes Pères.
Masques aux visages sans masque, dépouillés de toute fossette comme de toute ride
Qui avez composé ce portrait, ce visage mien penché sur l'autel de papier blanc
- 10 A votre image, écoutez-moi !
Voici que meurt l'Afrique des empires — c'est l'agonie d'une princesse pitoyable
Et aussi l'Europe à qui nous sommes liés par le nombril.
Fixez vos yeux immuables sur vos enfants que l'on commande
Qui donnent leur vie comme le pauvre son dernier vêtement.
- 15 Que nous répondions présents à la renaissance du Monde
Ainsi le levain qui est nécessaire à la farine blanche.
Car qui apprendrait le rythme au monde défunt des machines et des canons ?
Qui pousserait le cri de joie pour réveiller morts et orphelins à l'aurore ?
Dites, qui rendrait la mémoire de vie à l'homme aux espoirs éventés ?
- 20 Ils nous disent les hommes du coton du café de l'huile
Ils nous disent les hommes de la mort.
Nous sommes les hommes de la danse, dont les pieds reprennent vigueur en frappant le sol dur.

3. « Afrique », David Diop - *Coups de pilon* (1973)

David Diop (1927-1960) est né en France, d'un père sénégalais et d'une mère camerounaise.

A ma mère.

- Afrique mon Afrique
Afrique des fiers guerriers dans les savanes ancestrales
Afrique que chante ma grand-Mère
- 5 Au bord de son fleuve lointain
Je ne t'ai jamais connue
Mais mon regard est plein de ton sang
Ton beau sang noir à travers les champs répandu
Le sang de ta sueur
- 10 La sueur de ton travail
Le travail de l'esclavage
L'esclavage de tes enfants
Afrique dis-moi Afrique
Est-ce donc toi ce dos qui se courbe
- 15 Et se couche sous le poids de l'humilité
Ce dos tremblant à zébrures rouges
Qui dit oui au fouet sur les routes de midi
Alors gravement une voix me répondit
Fils impétueux cet arbre robuste et jeune
- 20 Cet arbre là-bas
Splendidement seul au milieu des fleurs
Blanches et fanées
C'est l'Afrique ton Afrique qui repousse
Qui repousse patiemment obstinément
- 25 Et dont les fruits ont peu à peu
L'amère saveur de la liberté.